

Les conservateurs américains se mobilisent, sous la dir. de Romain Huret, Paris, Éditions Autrement, 2008, 161 p.

Manuel Soulié

Volume 27, numéro 3, 2008

Représentation et participation politiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/029859ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/029859ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Soulié, M. (2008). Compte rendu de [*Les conservateurs américains se mobilisent, sous la dir. de Romain Huret, Paris, Éditions Autrement, 2008, 161 p.*] *Politique et Sociétés*, 27(3), 269–272. <https://doi.org/10.7202/029859ar>

La nature procédurale de la réforme, tant en France qu'au Québec, permet à l'auteure de poser comme hypothèse le rôle central des élus dans le façonnement de l'institution appelée à émerger du processus. Son attention est alors aspirée vers les acteurs du terrain local où elle relève le rôle de premier plan joué par les maires, au point où elle n'hésite pas à parler de « confiscation mayorale » du processus de réforme dans les deux cas à l'étude.

A. Mévellec conclut cette analyse comparative sur une note aussi étonnante que lucide lorsqu'elle en infère l'échec retentissant des instances supralocales présentes avant l'installation de l'agglomération, que sont respectivement le district en France et la municipalité régionale de comté au Québec. En contrepartie à cette rupture, quant à l'instauration de l'institution supralocale nouvelle formule, l'étude d'A. Mévellec permet de mettre en lumière la continuité et la résilience des instances locales qui perdurent en France et se mutent en arrondissements au Québec.

On aurait sans doute souhaité un travail d'exploration des raisons profondes du tango entre la rupture et la continuité du processus de mutation lancé par les réformes Chevènement et Harel. Mais A. Mévellec a le grand mérite d'avoir mis la table de façon remarquable pour inviter la communauté scientifique à poursuivre les travaux et à se prononcer sur les deux interprétations possibles des réformes analysées. La mise en place de l'institution supralocale de la communauté urbaine en France et celle de la grande ville au Québec constituent-elles le point d'arrivée de réformes minimalistes qui se sont contentées d'opérer un simple toilettage des structures existantes ou marquent-elles, au contraire, le point de départ de réformes anticipées plus profondes en matière de décentralisation, de finances publiques et de démocratie locale ? Il faut souhaiter qu'A. Mévellec poursuivra sa réflexion et que d'autres se joindront à elle.

Marie-Claude Prémont
École nationale d'administration publique

Les conservateurs américains se mobilisent, sous la dir. de Romain Huret, Paris, Éditions Autrement, 2008, 161 p.

Les conservateurs américains sont des incompris, et les Français sont peut-être ceux qui comprennent le moins. Pourquoi tant d'agressivité sur la scène internationale ? Comment continuer de refuser le darwinisme ? Et surtout, surtout, qui diable élirait George W. Bush le cow-boy à la Maison-Blanche... deux fois ? Dans *Les conservateurs américains se mobilisent*, dix universitaires français spécialistes des États-Unis tentent d'expliquer les tenants et aboutissants du mouvement conservateur américain. À travers des articles traitant, entre autres sujets, de l'intégration des Noirs dans les années 1950,

de créationnisme, du mouvement «pro-vie», de Wal-Mart et des talk-shows radiophoniques, les auteurs défendent trois thèses qui vont à l'encontre de bon nombre d'idées reçues.

Premièrement, la révolution conservatrice ne date pas de l'élection de Richard Nixon. Elle est née de l'agrégation de mobilisations locales depuis le milieu du XX^e siècle et si elle est restée longtemps invisible, c'est parce que les médias n'en avaient que pour la contestation libérale, beaucoup plus spectaculaire. Les racines du mouvement remonteraient ainsi aux tensions raciales qu'ont connues les grandes villes du Nord à partir de la fin des années 1940. Face à la « menace » de l'intégration raciale prônée par le gouvernement fédéral, de jeunes Blancs de famille ouvrière ont formé des gangs pour défendre leur territoire. Pour ces jeunes, l'intégration représentait un danger pour la « blancheur » de leur communauté et ils se percevaient comme les victimes des Noirs, mais aussi du gouvernement fédéral. En entraînant les membres de leur communauté dans l'action (manifestations, agressions de Noirs) pour remédier à cette injustice, ils auraient suscité la « libération cognitive » de leur communauté et ainsi fait évoluer leur famille vers un conservatisme caractérisé par le racisme et par une grande méfiance envers le gouvernement fédéral. Comme ces gangs n'agissaient que localement, personne n'y a immédiatement vu un mouvement d'ampleur nationale. La même chose pourrait être dite des groupes qui combattent le droit à l'avortement. Dans les deux cas, on a affaire à des gens qui croient que les politiques libérales prônées par le gouvernement fédéral (que ce soit par une volonté d'intégration raciale ou par le libre choix consenti aux femmes) corrompent les valeurs morales de la société américaine et, dans les deux cas, c'est au niveau local que la riposte s'organise. Comme les auteurs le soulignent tout au long de l'ouvrage, si cette tendance à l'action locale a contribué à masquer l'importance nationale du mouvement, elle lui a surtout permis de remporter de nombreux succès.

Deuxièmement, la révolution conservatrice n'aurait pas été le fait de *red-necks* obscurantistes et ignorants. Elle s'est en fait appuyée sur des élites économiques, intellectuelles et sociales et sur une classe moyenne à fort capital culturel. Sur les campus universitaires des années 1960, cette élite était incarnée par les *Young Americans for Freedom*. Ces enfants de famille républicaine, bercés de valeurs religieuses et morales traditionnelles, se démarquent des autres étudiants de l'époque par leur soutien à l'intervention américaine en Asie du Sud-Est, mais aussi par leur défense des principes de l'économie de marché et par leur revendication d'un retour à un rôle régalien de l'État. Restés dans l'ombre de leurs congénères libéraux, ces jeunes n'en ont pas moins développé une organisation d'envergure nationale à partir d'une multitude de petites organisations locales. En bout de ligne, l'organisation sera reconnue comme un centre de formation de cadres du Parti républicain et plusieurs de ses membres occupent des postes de grande importance sous Reagan, Bush I et Bush II. Un second argument vient conforter cette thèse : quelles que soient nos opinions sur la théorie de l'évolution ou sur le discours de certains animateurs de radio conservateurs, le stéréotype selon lequel les auditeurs de talk-shows et les créationnistes sont tous des *red-necks* se révèle totalement faux. La socio-

logie électorale aurait montré que les gens qui écoutent Rush Limbaugh¹ et ses émules suivent l'actualité de plus près et sont plus impliqués politiquement que le reste de leurs concitoyens. Le militant créationniste typique, pour sa part, est détenteur d'un diplôme d'études supérieures, travaille dans le privé pour un salaire fort respectable et est propriétaire de la maison de banlieue où il vit avec sa femme et ses trois enfants. En gros, c'est un chrétien évangélique qui veut avoir la possibilité de déterminer ce que son enfant apprend dans ses cours de biologie.

La troisième thèse découle des deux premières: contrairement à ce qu'a pu en dire un Richard Hofstadter², le mouvement conservateur américain n'est pas le fruit d'une peur irrationnelle de la modernité. Les valeurs défendues par ses membres peuvent paraître anachroniques aux yeux d'un libéral, mais les méthodes employées pour parvenir à leurs fins sont hautement rationnelles. Et diablement efficaces. L'exemple le plus connu est sans doute celui de la stratégie électorale du Parti républicain. Pour mobiliser ceux qu'on a baptisés les *value voters*, on s'assure de placer des questions relatives à des « points de fixation de la colère » sur les bulletins de vote dans les localités d'intérêt. Ainsi, un fondamentaliste évangélique du Wisconsin ira voter principalement pour soutenir un amendement interdisant le mariage gai dans son État, mais une fois dans l'isoloir il votera aussi « sur le haut du ticket », fort probablement pour le candidat républicain au Congrès ou à la présidence. Le mouvement pro-vie fournit un autre exemple de la rationalité de l'action conservatrice. Comme suite au revers subi dans *Roe contre Wade*, les militants anti-avortement se sont tournés vers les États pour y faire passer une série de lois rendant l'accès à l'IVG (interruption volontaire de grossesse) plus difficile, que ce soit en interdisant le financement public de ce type d'intervention, en obligeant les mineures à obtenir le consentement des parents ou les médecins à tenter de dissuader les patientes de se faire avorter (en expliquant que les fœtus ressentiraient une souffrance lors de l'opération, etc.). Comme pour le mouvement créationniste ou pour la mobilisation électorale, les conservateurs ont choisi de concentrer leurs efforts anti-avortement sur des actions locales, car ils percevaient trop de blocages institutionnels au niveau national. Les succès importants remportés par tous ces groupes ne peuvent conduire qu'à une seule conclusion: les conservateurs sont passés maîtres dans l'art d'utiliser les subtilités du système politique américain à leur avantage. Par ailleurs, les conservateurs américains n'ont nullement peur de la modernité et ils profitent de toutes les nouvelles technologies mises à leur disposition. À cet égard, l'exemple de Wal-Mart est saisissant. Voilà une entreprise conservatrice jusqu'à la moelle, qui professe à qui veut l'entendre son patriotisme, son attachement aux valeurs morales et religieuses traditionnelles, et qui utilise un modèle de management patriarcal et un modèle économique libertaire. Mais, derrière cette façade, le géant de la

-
1. Animateur très populaire et controversé d'un talk-show diffusé à l'échelle nationale.
 2. Historien américain dont les vues sur le conservatisme américain sont exprimées dans son essai, *The Paranoid Style in American Politics*, publié en novembre 1964 dans *Harper's Magazine*, p. 77-86.

grande distribution fonctionne de façon hypermoderne : l'entreprise fut l'une des premières au monde à contrôler la totalité de ses flux de marchandises au moyen de code-barres et les horaires des employés sont gérés par un logiciel qui prend en compte les prévisions de ventes selon la plage horaire des employés et leur rendement selon les ventes effectuées lors de leurs quarts de travail précédents. Tout cela, bien sûr, dans le but d'optimiser le rendement de chaque magasin. Wal-Mart, tout comme le reste des avatars du mouvement conservateur, s'inscrit parfaitement dans la modernité américaine.

En fin de compte, nous avons ici un ouvrage fort intéressant qui contribuera à une meilleure compréhension de son sujet, auquel on pourra adresser deux reproches. D'abord, si les neuf articles de l'ouvrage dépeignent les personnages d'un même tableau, il semblerait qu'un personnage manque à l'appel : le penseur. En savoir davantage sur la pensée de l'un de ces intellectuels néoconservateurs qui sont mentionnés au passage (Russel Kirk ou William Buckley, entre autres) permettrait peut-être de mieux saisir les liens qui existent entre les différents courants du mouvement conservateur et, par conséquent, de mieux comprendre le mouvement lui-même.

Par ailleurs, à l'instar d'André Kaspi, en conclusion de son excellent volume intitulé *La peine de mort aux États-Unis* (France, Plon, 2003, p. 227), nous nous demandons si, dans le contexte de la relation actuelle entre la France et les États-Unis, il serait « encore possible d'expliquer sans justifier, de reconnaître les différences sans les approuver nécessairement, d'être un simple passeur, honnête et modeste, entre deux cultures ? » Sur ce plan, *Les conservateurs américains se mobilisent* ne se contente pas de ne pas approuver ou de ne pas justifier. L'ouvrage se termine sur une attaque en règle du bilan du mouvement conservateur et le désengagement étatique qui en est issu est présenté comme une catastrophe. Pourtant, aux États-Unis, les politiciens des deux grands partis ne cessent de se réclamer de Ronald Reagan, le plus célèbre promoteur de l'État minimal. Ce qui pour les uns est une référence positive obligatoire devient pour les autres un symbole de la décadence d'une nation : se dirige-t-on vraiment vers une meilleure compréhension mutuelle ?

Manuel Soulié

École des hautes études en sciences sociales

Carl Schmitt. *Un esprit dangereux*, de Jan-Werner Müller, traduit par Sylvie Taussig, Paris, Armand Colin, coll. «Le temps des idées», 2007, 400 p.

La figure de Carl Schmitt, *Kronjurist* (juriste de tête) du Troisième Reich comme il serait connu à partir de 1933, conservateur invétéré qui n'exprimera jamais un quelconque regret quant aux rapports qu'il entretiendra avec le